

voilà un." On a procédé, une heure et demie après, à un dixième interrogatoire, et le prisonnier a déclaré qu'il était atteint d'une manie qui lui faisait craindre de faire du mal, soit à lui, soit à d'autres personnes. Edward Armstrong a environ 23 ans. Il est parfaitement bien mis et semble de la classe aisée des fermiers de Roscommon."

Océanie.

—On a reçu des nouvelles, à la date du 5 septembre, de l'expédition française pour l'Océanie, qui se trouvait à cette époque à Valparaiso. Les marins connaissaient la conduite tenue par le capitaine anglais devant Taïti, et les officiers de la frégate l'*Uranie* étaient disposés à faire preuve d'énergie. Quant aux habitans des Marquises et même de Taïti, on avait appris qu'ils se montraient fort pacifiques à l'égard des Français, ceux-ci en étaient venus à explorer l'intérieur du pays sans être nullement inquiétés. On regardait comme certain que la mort du commandant Halley et d'un élève de la marine, avait été la suite d'hostilités régulières et non d'un assassinat, contrairement à plusieurs versions publiées sur l'événement. Mais on s'est entendu plus tard, et depuis lors on n'a eu à reprocher aucun acte d'agression à la population indigène.

ÉTATS-UNIS.

Jurisprudence médicale et morale.—La législature de l'état de New-York, siégeant à Albany, s'est occupée récemment de deux pétitions assez caractéristiques de l'esprit national de ce pays. La première demandait qu'il soit loisible à tout le monde de s'établir docteur, en médecine ou chirurgie, comme on s'établit marchand de coton ou restaurateur. A cette pétition a été opposée une protestation de la faculté médicale de New-York, qui verrait détruire en un jour son existence et ses privilèges; mais plus d'un orateur a pris le parti de la liberté en médecine comme en toute chose, attendu, disent-ils, que, depuis le commencement des siècles et probablement jusqu'à la fin, les médecins ne seront jamais d'accord entre eux, que leur science est, par conséquent, incertaine et problématique. La seconde pétition a pour signataires une grande quantité de dames qui demandent une loi pour prévenir et punir la licence des mœurs et la séduction. Les pétitionnaires demandent, entre autres choses, une détention de trois ans dans la prison d'état et une amende de \$500, contre toute personne coupable d'adultère; deux ans de prison et \$250 d'amende contre toute personne vivant en concubinage; deux ans de prison et \$200 d'amende contre tout individu à qui on a donné une femme non mariée; de trois à cinq ans de prison d'état contre tout individu qui aura séduit, pour un motif autre que le mariage, une jeune fille d'au-dessous de 18 ans, et contre ses complices; cinq ans de prison et \$1,000 d'amende contre toute personne qui tiendra une maison de prostitution; et deux ans de prison et \$500 d'amende contre quiconque louera une maison dans ce but. Il existe déjà des lois qui ont pourvu aux deux dernières parties de ce bill moralisateur; mais si on n'a pu les exécuter hier, comment les exécutera-t-on demain? Quoiqu'il en soit, la pétition a été convertie en *bill*, par le comité judiciaire, et sera prochainement soumise aux délibérations et à l'adoption du corps législatif.

BRIGITTE.

Le vieux Quesnel (car il faut remonter jusqu'à lui) était descendu des montagnes du Tarn, et son origine s'y perdait parmi les bandes de colporteurs qui arrivent l'été de ces pays-là et vont vendre des peignes, des ouvrages de corne dans les foires. On se souvenait de l'avoir vu promener sa balle dans les rues de Toulouse, en grandes guêtres, souliers ferrés, les cheveux longs et plats, à la mode de ses montagnes. Il s'établit dans la ville, chez des cordeliers, dont le procureur le prit, ou ne sait comment, à son service. Il devint le frère portier de la communauté. C'était un homme industrieux; il obtint, avec quelque peu d'argent qu'il avait amassé, la permission d'établir vis-à-vis de la porte du couvent, une petite boutique de menues merceries et de quincailleries grossières pour les gens de la campagne. Il n'avait pas quitté pour cela le service des religieux chez lesquels il était devenu une espèce de factotum, tour-à-tour bedeau, chantre, sacristain, chevrier, commissionnaire et carillonneur. Souvent on le voyait traverser la rue et passer en habits de chœur de l'office à la boutique, de la boutique à la sacristie, où il soignait les cires, rangeait les ornemens et se rendait utile en mille façons.

Ne pouvant enfin suffire à tout, il épousa, pour tenir la boutique, la fille d'un voisin qui était boursier; mais il empêcha sa femme, dès les commencemens, de mettre la main au train du ménage; accoutumé à vivre seul et à tout faire chez lui; brusque, vil, têtu, il trouvait toujours mal ce qu'elle faisait, et son prétexte pour lui ôter la besogne des mains fut qu'elle en était incapable. C'était lui qui, levé dès la pointe du jour, ouvrait la boutique, frottait, rangeait, balayait et préparait le déjeuner avant la première messe; c'était encore lui qui veillait au linge, car il savait coudre et raccommode lui-même ses hardes. La pauvre femme était en effet assez indolente et malhabile; mais la brusquerie de Quesnel acheva de l'intimider et l'annula dans la maison. Elle finit par s'habituer à cette vie oisive et ne sortit plus de son comptoir où elle ne faisait que tricoter; car elle entamait à peine un débat avec un marchand, que Quesnel accourait, s'il était là, lui tirait la marchandise des mains, mesurait, marchandait, et terminait l'affaire en quatre paroles, tandis qu'elle le regardait d'un air ébahi et baissait la tête sur son tricot.

Quesnel ne savait ni lire ni compter; mais il avait une mémoire si exercée, une telle routine de marchand forain, qu'il pouvait dire, à un dernier près, ce qu'il vendait dans le jour, ce qu'il gagnait et ce que lui devaient en

sous et liards, les paysans de divers lieux qui prenaient à crédit, payaient à mesure, et ne venaient à la ville qu'une fois par semaine, le jour du marché. Ces faibles gains s'accumulant lui permirent d'ajouter à son trafic d'autres objets qui lui parurent de bon débit.

Il eut de sa femme huit enfans, trois filles, dont les deux premières moururent fort jeunes, et cinq garçons, qui furent livrés à eux-mêmes sur le pavé des places, grandissant pêle-mêle avec les plus pauvres enfans de la ville. Le père n'avait pas le temps de s'occuper d'eux, la mère n'y pouvait rien: la trop longue privation de grand air et d'exercice l'avait assujéti de bonne heure à des incommodités; elle ne se dérangeait de sa chaise à bras que le dimanche, pour aller à l'église, et n'avait pas vu le pont depuis quinze ans, quoique la maison n'en fût qu'à cent pas.

Le commerce de la boutique s'accrut au point que Quesnel se vit obligé de quitter le service des religieux. En même temps il comprit dans son commerce les étoffes, les rouenneries; il lia des correspondances, fit connaître sa maison au dehors, vendit aux bourgeois de la ville aussi bien qu'aux paysans; il devint un bourgeois lui-même, et, pour bien des gens, il n'était déjà plus maître Quesnel, mais M. Quesnel. On ne savait au juste ce que pouvait contenir la grande armoire de noyer qu'il avait dans sa chambre à coucher, où l'on n'avait jamais pénétré que durant les couches de sa femme; mais le père Quesnel passait pour riche; ses enfans qui couraient les rues en guenilles, l'apprenaient, tout étonnés, des gens du voisinage et de leurs camarades. Rien chez eux n'était pour leur en donner idée; ils mangeaient tous les jours à midi le même plat de légumes que le père mettait lui-même sur le feu et qu'il salait s'il y songeait. Le reste du temps ils n'avaient à leur disposition qu'un grand pain bis serré dans l'armoire. On avait toujours vu M. Quesnel en veste de molleton brun dans sa boutique; les jours de fête, il portait encore son habit de noces. Quant aux enfans, il se décidait parfois à faire un habillement neuf à l'aîné, d'un reste de pièces *printanière* qui valait bien trente sols; mais il fallait ensuite que cet habit s'ajustât à tous les frères par rang de taille; le plus jeune, le petit Guillaume, n'avait jamais traîné que des savates, parce que les souliers ne lui parvenaient ordinairement qu'en cet état.

Rien, dans la boutique même, n'avait marqué l'agrandissement, sinon les nouveaux fonds de marchandises. On avait vu seulement disparaître les faisceaux de faux et de fourches, les sabots amoncelés, les rouleaux de cordes à puits et les paquets de chandelles qui pendaient aux contrevents; mais l'ancienne devanture était la même; c'était un cintre surbaissé coupé en haut d'une traverse surmontée d'un vitrage jauni, en bas d'un mur d'appui qui laissait, sur le côté, une petite porte battante de même hauteur et fermant au loquet, le tout croisé de deux portelets divisant l'arcade en trois compartimens ouverts en toute saison, et qui ne se fermaient qu'à neuf heures du soir par de larges volets repliés en deux de chaque côté du mur. Cet espace, qui donnait du jour à la boutique, était obstrué par des pièces de serge et de cotonnade étagées sur le mur d'appui où s'élevaient encore quelques mouchoirs à carreaux et des bonnets de laine. Au-dessus de la porte s'avancait, sur un rang de solives en saillie de trois pieds, le premier et unique étage, où l'on ne voyait que deux fenêtres accouplées sur une façade de briques décolorées. La maison était fort ancienne; toutes les lignes y déviaient, les poteaux n'étaient plus d'aplomb, et le cintre grimaçant semblait s'affaisser sur la pierre usée du seuil, qui laissait un grand jour sous la porte. Une Notre-Dame, posée à l'angle du mur sur une console, et surmontée d'un petit dais orné de lambrequins de ser blanc mal peint, avait d'abord donné son nom à la maison, dont le vieil aubain ne portait point d'enseigne; mais le nom de Quesnel était encore mieux connu à dix lieues à la ronde.

Placée dans une rue étroite, cette boutique enfoncée, longue, n'ayant qu'un jour, et embarrassée d'un comptoir, était fort obscure et semblait pleine de monde, pour peu qu'il s'y trouvât deux ou trois acheteurs. On l'avait rétrécie en outre par des casiers de chêne que M. Quesnel avait fait établir le long des murs pour loger ses étoffes; et core fut-il forcé de transporter le surplus de ses assortimens dans une chambre contiguë à sa chambre à coucher, où les marchandises amoncelées masquaient la fenêtre, il ne pouvait aller chercher ce qu'on lui demandait qu'avec une chandelle. L'arrière-boutique servait à la fois de cuisine et de salle à manger, et communiquait dans une petite cour occupée à peu près en entier par un puits et son auge. Le premier soin de M. Quesnel en voyant ses affaires aller à bien, avait été d'acheter la maison à fort bon marché et d'en chasser deux revendeuses qui habitaient le haut; ses enfans couchaient dans les greniers.

Le père Quesnel avait un faible secret pour Julien, l'aîné de ses fils; il essaya de le faire instruire, et ce fut le seul de ses enfans qui pût lui inspirer quelque générosité paternelle en fait de vêtemens et de superfluités. Quesnel trahit notamment son aisance, à l'occasion de ce jeune homme, par l'achat d'une sorte de bonnet hongrois en velours, comme en portaient les plus riches enfans de la ville, et qui coûta deux louis, ce qui était énorme pour le temps et la condition. Guillaume, le dernier enfant, fut au contraire le plus abandonné et le plus maltraité de la famille. Son père ne l'avait jamais aimé, il n'était soutenu que par sa pauvre mère, qui n'était, il est vrai, comptée pour rien. Il fut constamment la victime des caprices de son aîné qui lui faisait user les hardes gâtées ou passées de mode dont il ne voulait plus. Il semblait qu'on prit soin d'augmenter par des habillemens ridicules, ses mauvaises grâces dans la maison. On le vit atteindre les premières années de l'adolescence affublé d'une houppelande de gros diap vert qui lui baissait

PA CINATION